

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LA PART DES VIVANTS

SOPHIE BOUTIÈRE-DAMAHI

LA PART DES VIVANTS

Roman



© Sophie Boutière-Damahi, 2026.

© Le bruit du monde, 2026.

© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0884-5

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À mes parents

« Ainsi, par un cheminement obscur
– déchiffrable, pourtant, si ça en
avait valu la peine –, j'étais revenu
à la langue de mon enfance¹. »

Jorge Semprún,
Adieu, vive clarté

1. Jorge Semprún, *Adieu, vive clarté*, Éditions de la NRF, © Éditions Gallimard, 1998.

19 décembre 1987

La carcasse grise du *Monterrey* se tient immobile. Bientôt, les milliers de tonnes d'acier du porte-conteneurs vont flotter sur l'eau. J'ai tout retenu des explications de mon père : lubrification des parties flottantes, bâtiment posé sur le chemin de glissement puis rupture de la saisine pour le libérer et, enfin, l'achèvement à flot. Pour l'heure, le géant de tôle figé sur ses cales attend de lever l'ancre. Les banderoles pendues à son bastingage attirent l'œil des caméras : « *La première des libertés, c'est le droit au travail. Non à l'exode, non à la liquidation !* » Vingt mètres au-dessus de la mer plane tou-

jours la Renault des journalistes de FR3, accrochée il y a quelques jours à l'une des grues des Chantiers navals. Le coup de force des syndicalistes a défrayé la chronique et des politiciens en costume se sont indignés de leurs méthodes de grands bandits marseillais sur les plateaux des journaux télévisés.

Je suis attablée à la terrasse du bar-tabac Les Marins, sur la promenade, lorsque mon oncle me rejoint. Il s'assied, fouille dans ses poches, compte ses pièces. De longs cils noirs effilent un ourlet sous ses paupières. Revenir à La Ciotat semble l'intimider, il n'y a plus mis un pied depuis l'adolescence. J'ai désormais quinze ans, un an de moins que Georges lorsqu'il a quitté sa ville.

Plateau sur l'épaule, André, le patron du bar, vient prendre notre commande. Mon oncle se tourne vers moi. « Un

café et... une limonade, c'est ça ? »
J'acquiesce. Devant nous, le *Monterrey*
patiente, encadré des immenses grues
blanches. Sur les quais du port, la foule
épilogue, le zénith enfle.

Georges croise les bras sur sa poi-
trine. Je remarque à quel point sa peau
se flétrit déjà, la perfidie de la maladie.
Il agrippe son foulard des deux mains.
Le soleil niche un éclat de verre dans ses
yeux.

À ce moment-là, la silhouette de mon
frère s'avance sur les quais, le regard
accroché à la carcasse du navire. Droit
face au *Monterrey*, Sacha s'arrête un
instant, incendie sa cigarette puis en
tire trois taffes avides. Toute La Ciotat
sait qu'il est le fils de Marius Ricci, le
meneur de grève, le désespéré qui car-
bure aux désillusions. Toute La Ciotat
sait que notre père aura beau se battre

pour sauver ses Chantiers, son fils n'y travaillera jamais.

La terrasse des Marins commence à se peupler, ses chaises en plastique petit à petit prises d'assaut par une foule qui grandit, gronde plus fort. Et c'est à peine si cet essaim d'hommes et de femmes, de familles, de camarades et de collègues, ose attarder son regard sur le porte-conteneurs tant il redoute qu'il soit l'ultime fabriqué aux Chantiers à prendre le large.

Marée haute de corps soudés. Mer dense et épaisse pour son dernier bateau. Sortant de l'église, Maman et Mamie Louise nous rejoignent puis serrent mon oncle dans leurs bras, lui demandent des nouvelles de Marseille. Surgit Sacha, qui embrasse Georges et notre grand-mère, puis s'assied devant ma mère et moi, nerveux, le dos tourné au navire. Il ne prononce pas un mot, ignorant jusqu'à

notre présence. Et enfin, ce long silence. J'entends pourtant, tel un bourdonnement contre mes tympans, battre le pouls des angoisses de mon père, se déverser les torrents de diatribes dont il ouvre les écluses sur Maman, tous deux bagnards d'un monde qu'on défait. J'observe le *Monterrey* penché sur ses cales et je le devine, lui et les autres, sur le pont du navire, à orchestrer le préambule du lancement. À rugir, de concert, leur ultime partition. Mais mon père ne parle déjà plus de révolution. « Ils n'y comprennent rien, les gens de la ville. Ils pensent tous qu'on va lâcher le bateau une fois pour toutes alors qu'on va se battre pour qu'il reste à quai. Ces cons pensent que c'en est déjà fini, des Chantiers, de nous, qu'on a fini par tendre l'autre joue. »

La porte du bar-tabac s'ouvre sur André qui revient nous servir. À travers l'embrasement, Ferdinand Dubasset se

fraye un passage. Comme à son habitude, il porte son sourire d'imbécile. De retour à La Ciotat pour le lancement, le *Jean-qué-fas*¹ a d'abord entamé sa funèbre procession sur les quais, offrant aux enfants des poignées de Haribo qu'il exhume de sa poche comme d'un puits sans fond. En ville, quand les langues se délient sur son cas, certaines vantent parfois ses qualités. Des Ciotadens qui se sentent redevables d'un regard, d'un sourire ou d'une poignée de main.

« Peut-être que la fierté de La Ciotat, finalement, c'est ceux qui la quittent », entend-on parfois.

Alors qu'il travaillait comme chaudronnier aux Chantiers, Dubasset a hérité de cousins germains d'un hôtel à Saint-Cyr-

1. Pour toute expression ou terme provençal qui apparaît en italique, se reporter au glossaire à la fin du roman.

sur-Mer. Traître à ses origines, vainqueur de bonne fortune, l'ancien camarade est devenu l'ennemi des communistes de notre ville. Depuis son départ, il ne vient plus qu'aux lancements, souvent accompagné de son fils, auquel il souhaite peut-être rappeler à quel destin il a échappé. Peu après l'annonce de son héritage, devant les affronts répétés des trimards envieux, regards de travers et crachats en terrasse aux Marins, Dubasset a fini par rendre sa carte du parti comme on renierait sa nationalité. Souvent, avec ses collègues hilares, Papa aime raconter la scène. Ce jour-là, l'ancien chaudronnier a fait un détour par la cité ouvrière, les mocassins vernis et le manteau en daim neuf, puis s'est engouffré dans la cellule du PCF, plongeant sa main dans la poche avant de déchirer son bout de papier devant les mines ahuries de ses anciens camarades.